



Les traces des copistes dans la Bible Anglo-Normande

Thierry Revol

University of Strasbourg

Corresponding author email: revol@unistra.fr

The traces left by the copyists in the Anglo-Norman Bible

Abstract: The Anglo-Norman Bible is a French translation of the Latin Vulgate, made in England, and dated from the 14th century. The text has come down to us in two manuscripts with very different appearances. What can we perceive of the personality of these clerics from these differences in their work? What individual traces do these two copyists leave in the manuscripts? How do these two writings readable today show the work at work and the intentions of the writers? Scholarly clerics knowing the Biblical text, they are also translators, theologians, proofreaders, illuminators perhaps, depending on whether or not these tasks were combined or assigned to a single person within the framework of a workshop. The biblical text appears embellished with decorative elements, but it is also the subject of interpretation using punctuation, corrections and even more through the presence of glosses (more numerous and varied in the manuscript from London, including in several languages). All these elements also show that those who intervened worked for very different recipients: the serious work, a little austere and yet open to internal interpretations of the London manuscript seems well dedicated to a religious and studious environment; the more worldly and pleasant manner of the manuscript preserved in Paris, whose text is more readable but sometimes more messy, points towards less specialized readers and a more family audience. Thus, the same Latin words reappear in French wrapped in a linguistic, pragmatic (even artistic or stylistic) reflection, from a theological and religious perspective.

Keywords: Anglo-Norman, Bible, Translation, manuscripts, clerical work, medieval rhetoric

Citation suggestion: Revol, Thierry. "Les traces des copistes dans la Bible Anglo-Normande". *Transilvania*, no. 8 (2025): 21-30.

<https://doi.org/10.51391/trva.2025.8.03>.



La *Bible anglo-normande* (BAN) est une traduction française de la Bible latine, conservée dans deux manuscrits¹ complets, l'un actuellement à Londres et l'autre à Paris. Ces deux manuscrits dérivent d'un même modèle, qui suivait de très près l'original latin², et qu'on peut quelquefois reconstituer par comparaison, mais ils sont assez différents dans leur forme : créés à peu près à la même époque, mi-XIV^e siècle, ils ne l'ont été ni dans les mêmes conditions ni par le même individu et, surtout, ils s'adressent à des destinataires différents. La copie (actuellement) parisienne (siglée *P*) revêt un aspect agréable et a même été qualifiée de mondaine. Elle se présente sous la forme d'un gros volume qui a probablement été offert en cadeau de mariage (ce que prouvent les blasons familiaux les enluminures ou qui le parsèment)³. Le travail de copie est plus rapide et apparemment plus superficiel. L'objet-livre était conçu pour que l'aspect extérieur séduise immédiatement son destinataire, sans doute un peu moins attaché à la rigueur théologique et aux strictes exigences philologiques. De peu antérieur, le manuscrit de Londres (siglé *L*) est resté extérieurement très sobre ; il a d'abord été conservé et probablement conçu au monastère royal de Reading, comme une Bible de travail ou d'enseignement exégétique. Son copiste a porté une grande attention au texte, dans une recherche de littéralité par rapport à la Vulgate sans doute largement présente dans le modèle commun ; la présence de gloses synonymiques (en latin et en anglais) dans certains chapitres montre avec quelle attention et précision linguistiques ce copiste travaillait. La simplicité apparente du manuscrit indique clairement un intérêt redoublé pour le contenu, valorisé pour sa proximité avec le texte sacré.

Ces traductions sont liées au statut du français en Angleterre au XIV^e siècle : la *Bible anglo-normande* s'inscrit

1. Manuscrit de Londres (British Library Royal 1 C III), et manuscrit de Paris (B.n.F. fr. n° 1). Voir l'introduction de mon édition. <https://www.eliphi.fr/#/eliphi-numerique/docmat/Philologie%20linguistique%20et%20C3%A9ditions%20de%20textes>.

2. « La *Bible anglo-normande* [...] représente certainement le meilleur exemple d'une translation littérale, voire servile », d'après Pierre Nobel, « La Traduction biblique : de la glose à la translation intégrale » (*Les Cahiers de L'Institut Catholique de Lyon* n° 30, *Sommes et cycles (XII^e-XIV^e siècles)*, Lyon, 2000), 115.

3. Voir l'étude des illustrations et le détail des blasons dans Kathryn A. Smith, « Found in Translation : Images Visionary and Visceral in the Welles-Ros Bible » (*Gesta*, vol. 59, n° 2, 2020), 91-130.

dans « l'âge d'or de la diffusion des Bibles manuscrites françaises⁴ », alors même que le contexte linguistique en Angleterre est devenu peu favorable : le français comme langue quotidienne est en nette perte d'influence, même s'il reste encore pratiqué comme langue de prestige (à la cour royale et dans les milieux de la haute noblesse, les domaines diplomatique et judiciaire, l'enseignement, les belles lettres, l'Église et les milieux ecclésiastiques...). Cette entreprise de traduction s'adresse donc à un public particulièrement privilégié et ouvert intellectuellement, dont la foi ne fait pas de doute : les clercs (pour le manuscrit de Londres, qui porte la marque du monastère de Reading) ou une noble famille (les Welles, pour le manuscrit de Paris). Dans les deux cas, il n'est pas sûr que le français ait été la langue maternelle des protagonistes⁵, mais c'était pour eux une langue d'usage, une langue de travail et une langue liée à leur statut social. Il est encore moins sûr que le français ait été la première langue des traducteurs ou des copistes : c'était pour eux une langue qu'on pourrait qualifier de professionnelle.

Mais, si le statut particulier du français le rend rien moins qu'évident⁶, les deux copistes ne se livrent pas à la même réflexion sur leur traduction : chacun a ses propres interrogations sur le texte qu'il (re)produit ; chacun prend des initiatives par rapport au modèle commun et s'interroge donc sur le passage entre texte latin et résultats en français ; chacun éprouve différemment les exigences de son commanditaire. Cette réflexion constante, même pour le copiste de Paris qui par ailleurs montre souvent sa maladresse, s'incarne non seulement dans la globalité de la traduction, mais aussi dans la manière très visible dont le texte est offert au lecteur. Ainsi, le projet du copiste de Londres semble plus empreint de pédagogie que de prestige ; visuellement, le manuscrit n'est pas spectaculaire, mais ses gloses bilingues sont une indication de la réflexion linguistique du traducteur de L sur son propre texte, et de ses difficultés de traduction. En fait, si dans les deux cas, les auteurs de ces manuscrits partent bien d'un même modèle aujourd'hui perdu, leurs projets apparemment identiques au départ (copier une traduction biblique, avec tout ce que cela peut comporter de présupposés religieux, théologiques, moraux voire esthétiques) aboutissent à des résultats très différents. Que peut-on percevoir de la personnalité de ces clercs à travers ces différences dans leurs travaux ? Quelles traces personnelles laissent ces deux copistes dans les manuscrits ? Comment ces deux écrits lisibles aujourd'hui montrent-ils le travail à l'œuvre, les intentions des scripteurs, et la présence de leurs destinataires ? Michel Melot et Anne Zali distinguent quatre dimensions du livre médiéval :

« matérielle (préparation du support et de la reliure, transcription et copie du texte, parfois ornementation), intellectuelle (le texte est produit par un compilateur, un auteur, un traducteur, à moins qu'il ne soit perçu comme étant d'inspiration divine), sociale (le livre est coûteux, il s'inscrit dans l'attente d'un destinataire dont le commanditaire est une figure emblématique), symbolique (il y a à prendre en compte cette autorité du livresque les récits mythiques font descendre du Ciel) »⁷.

Il s'agira donc de s'interroger sur ces dimensions de deux copies de la Bible Anglo-Normande (principalement limitées à la Genèse), plus précisément sur la manière dont les deux copistes gardent ou corrigent leur modèle, et sur les éléments qui accompagnent ces traductions. Comment les mots traduits du latin sont-ils enveloppés dans une réflexion linguistique, pragmatique et même temps qu'artistique ou stylistique, cela dans une perspective théologique et religieuse. Et, au-delà du choix des mots, quelles stratégies mettent-ils en place en fonction des destinataires de leurs projets ? Pour ce faire, il s'agira d'analyser, dans chacun des deux textes et par comparaison, une série d'éléments textuels et paratextuels.

I. Traducteurs, copistes et enlumineurs

Mais d'abord qui sont ces copistes ? D'après leurs compétences à l'écrit, nécessairement des clercs, mais comment les nommer et les qualifier ? Savants et érudits connaissant le texte biblique, ce ne sont pas seulement des anonymes chargés de reprendre un texte à la lettre : ils sont aussi traducteurs, théologiens, correcteurs, enlumineurs peut-être, selon que ces tâches étaient ou non confondues ou assignées à une unique personne dans le cadre d'un atelier ou selon les moyens que leurs commanditaires leur ont donnés. Et qu'apprend-on de ces moyens dont bénéficiaient ces copistes par le seul examen des manuscrits et de leurs manières ?

1. Moyens et destinataires

Concernant les moyens mis à la disposition des copistes, le manuscrit conservé à Londres fait figure de parent pauvre par rapport à celui de Paris, qui brille par ses ors et la très grande taille de ses folios. En effet, ce manuscrit

4. Pierre-Maurice Bogaert, « La Bible française au Moyen Âge » (in *Les Bibles en français. Histoire illustrée du Moyen Âge à nos jours*, Turnhout, Brepols, 1991), 30. Voir aussi le supplément à l'édition de Martine Pagan, « Une Babel indécise : mutations de la Genèse en langue d'oïl (XII^e-XIV^e siècle) » (*La Genèse de Raoul de Presles*, Paris, Champion, 2021), 355-537.

5. Copistes, commanditaires, traducteurs...

6. On se souvient que les premières grammaires du français ont été rédigées en Angleterre.

7. Michel Melot / Anne Zali, *L'Art du livre* (Paris, Citadelles & Mazenod, 2023), 61.



de Londres est unanimement décrit par les commentateurs comme peu spectaculaire. Samuel Berger le présente simplement ainsi : « Reliure vélin, à couronne royale. 380 millimètres sur 250. 315 feuillets numérotés au crayon. 2 colonnes de 38 à 40 lignes⁸ ». Le catalogue de la British Library est à peine plus explicite⁹ :

« Vellum; ff. i+315., 14.3/4 in. x 10 in. XIV cent. Gatherings of 8 leaves, with catchwords. Written in England, by several hands. In double columns, with initial letters of books ornamented in red and blue; but all coloured initials and numeration of chapters cease after f. 2co. Sec. fol. 'folie de'. On f.i, 'Hic est liber monachorum claustralium Radingie'; and below, in a later hand, the number 83. The MS. was probably written in Reading Abbey, and passed (like other MSS. now in the Royal Library) to Henry VIII at the Dissolution ».

Ces descriptions insistent sur une apparente simplicité qui pourrait faire accroire à un manuscrit négligé et peu soigné, mais il reste que 315 folios représentent déjà beaucoup de richesse en termes de parchemin. Un regard sur les premières pages montre une mise en œuvre qui fait intervenir une équipe, même réduite : l'essentiel du texte est copié dans une encre brune restée assez lisible, chaque chapitre comporte une initiale peinte (sur la hauteur de deux lignes) alternativement en bleu et en rouge, associée à un numéro en chiffres romains dont chaque lettre est aussi alternativement en bleu et en rouge, les initiales de livre sont également peintes, dans un module plus grand (sept lignes), et décorées autour et dans leurs boucles par des traits fins à l'encre rouge, se prolongeant dans la marge, des lettres d'attente, tracées de la même main que le reste du texte (mais logiquement dans un format plus petit), sont souvent encore visibles dans les marges pour anticiper sur les lettres peintes (initiales et lettres indiquant les numéros de chapitre) et, ni dans un sens (lettres d'attente) ni dans l'autre (lettres peintes), les erreurs ne sont nombreuses, ce qui renseigne déjà sur l'attention dont faisaient preuve les clercs qui sont intervenus sur ce manuscrit, beaucoup plus raffiné qu'il en a d'abord l'air. Sans être spectaculaire, son élaboration est donc assez subtile et laisse soupçonner qu'elle a dû avoir lieu dans un milieu confortable et prospère, comme pouvait l'être le riche monastère royal de Reading.

De fait, le manuscrit porte, sur la « première garde », une mention que Samuel Berger¹⁰ date du XV^e siècle : « *Hic est liber monachorum claustraliu[m] de Redyng* ». Malgré le décalage de plus d'un siècle avec la date attribuée au manuscrit, la fausse simplicité de la copie, sa facture soignée quoique peu attractive, les éléments adventices comme les gloses et les repentirs qui montrent une réflexion linguistique à l'œuvre, et les traces d'usure laissent effectivement penser à une Bible de travail pour un clerc, et très probablement à un moine de l'abbaye bénédictine Sainte-Marie de Reading¹¹. Ce monastère royal a été fondé sous le règne des premiers Normands (Henri I^{er} Beauclerc, fils du Conquérant) et particulièrement bien doté par eux. Son développement spirituel est aussi assuré et l'abbaye devient un lieu de pèlerinage fort couru grâce à ses nombreuses reliques. C'est enfin un haut de culture et d'élan intellectuel. Tous ces éléments justifient la naissance et la copie de cette Bible dans ce milieu monastique. Après le Moyen Âge, le monastère a été supprimé et largement détruit sous la Réforme d'Henri VIII. La British Library décrit ainsi l'itinéraire du manuscrit, incorporé aux collections royales : « The Old Royal Library (the English Royal Library): the number 83 and a Henrician label, pasted in; probably entered the collection during the reign of Henry VIII as one of ten manuscripts from Reading Abbey brought to Hampton Court in 1530 [...]. Presented to the British Museum by George II in 1757 as part of the Old Royal Library »¹².

Malgré tout, les moyens mis en œuvre pour le manuscrit actuellement à Paris sont beaucoup plus spectaculaires. Quelques critiques ont pourtant émis des doutes sur les qualités esthétiques de la décoration. Samuel Berger¹³ dans

8. Samuel Berger, *La Bible française au Moyen Âge. Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl* (Genève, Slatkine Reprints, 1967 ; rééd. de Paris, Champion, 1884), 386.

9. Voir le catalogue en ligne : <<http://www.bl.uk/catalogues/manuscripts/>> (consulté le 14 oct. 2023).

10. Samuel Berger, *La Bible française au Moyen Âge*, 325.

11. Pierre Nobel, « Les Translateurs bibliques et leur public : l'exemple de la *Bible d'Acre* et de la *Bible Anglo-normande* » (*Revue de linguistique romane*, t. 66, n° 263-264, juillet-décembre 2002), 452 : « Il [le manuscrit] a peut-être été confectionné au même endroit, sans que l'on puisse en être sûr. » Et (*ibidem*, p. 453) : « On peut même supposer que le manuscrit de Londres, qui au XV^e siècle se trouvait à l'abbaye de Reading, y a été confectionné pour l'étude des moines. » En tout cas l'abbaye est située relativement près de Londres (moins de 170 km), dans une région où le français était bien implanté puisque, à la même époque, la réglementation des guildes de marchands et le statut des villes étaient rédigés dans cette langue, d'après Serge Lusignan, *La Langue des rois au Moyen Âge. Le Français en France et en Angleterre* (Paris, PUF, 2004), 180.

12. Madeleine Blaess, « Les Manuscrits français dans les monastères anglais du Moyen Âge » (*Romania* 94, 1973), 322-323 : « Dans la débâcle qui suivit la Dissolution [des monastères sous Henri VIII], les nombreux bénéficiaires se montrèrent plus avides de terres et d'or que du trésor intellectuel des monastères spoliés. 250 volumes environ furent réquisitionnés pour constituer le noyau d'une collection royale. Quelques très beaux livres furent saisis par la couronne ou emportés par des collectionneurs. Un ou deux moines mirent leur bibliothèque en sécurité. / Mais le reste ? Le reste, au dire des contemporains, alimenta les fours des boulangers, servit de papier d'emballage dans les boutiques, fut exporté en quantité industrielle au Continent où il semble avoir disparu. » C'est pourquoi seuls « environ six mille manuscrits provenant de ces monastères, collèges et cathédrales existent encore. » Voir la notice du catalogue de la British Library. <http://www.bl.uk/catalogues/manuscripts/>, ou <https://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/record.asp?MSID=5342&ColID=16&NStart=10303>.

13. D'autres l'avaient fait avant lui. Voir la bibliographie qu'il cite lui-même : Berger, *La Bible française au Moyen Âge*, 234-235.

son *Étude sur les plus anciennes versions de la Bible*¹⁴, la décrit ainsi : « C'est un très grand in-folio ; il est écrit de plusieurs mains et orné de miniatures assez grandes mais fort laides¹⁵, peintes d'une couleur empâtée et de teintes pâles, et portant, quoique tout révèle une origine anglaise, la bordure tricolore des beaux manuscrits français »¹⁶. Les autres études, surtout celles plus récentes, sont plus objectives. Pour résumer, le manuscrit comporte aussi plusieurs types d'encre (alternance de rouge et de violet pour les titres courants, y compris la numérotation des folios au verso, de couleur brune pour le texte lui-même, avec les indications de chapitres en rouge), des majuscules ornées pour les initiales de chapitre (d'où sortent des motifs végétaux se prolongeant largement dans les marges, peints et rehaussés de feuilles d'or), des miniatures figuratives (personnages, animaux et blasons) pour les débuts de livres. Le tout est très visiblement mis en valeur par le choix de très grands folios. Il suffit dès lors de se contenter de la description matérielle de la notice officielle : « Parchemin ; 414 f., (+ f. 328bis) précédés d'une garde de parchemin et de 2 feuillets A, B (table des matières), suivis de 2 gardes de parchemin ; 2 colonnes de 61 lignes par page ; 530 x 360 mm ».

Sur le site de la Bibliothèque Nationale, ces quelques lignes sont précédées et suivies de longues descriptions (et interprétations) des différentes miniatures, que la notice condense ainsi : « Décoration : 78 initiales historiées à bordures et 4 miniatures de la même taille au début des différents livres et de quelques prologues¹⁷ ». Cette fois, le manuscrit n'est pas destiné à l'usage interne des moines d'un monastère, fût-il prestigieux comme celui de Reading. La présence de ces blasons a permis l'identification familiale¹⁸ et la reconstitution de l'itinéraire de ce manuscrit¹⁹. Si l'on résume : 1. le manuscrit a été confectionné pour la famille des Welles (comme cadeau de mariage ?)²⁰, le baron de Welles (blason aux folios 39 et 354) étant marié à Maud de Ros (blason au folio 153)²¹. 2. la Bible de la famille Welles franchit la Manche (peut-être pour être redonnée en cadeau) : avant 1492, date de sa mort, elle entre dans les collections de Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse, qui a le temps d'y apposer son propre blason (au folio 1)²². 3. à la mort de Louis de Bruges, elle est finalement acquise par le roi de France Louis XII, qui substitue ses armes à celles du seigneur de la Gruthuyse (folio 1, toujours). 4. le manuscrit entre alors dans les collections nationales, qu'il ne quitte plus jusqu'à aujourd'hui (quoique la reliure actuelle soit d'époque classique : « aux armes royales, XVII^e-XVIII^e [s.] »²³).

Malgré les efforts discrets des concepteurs du manuscrit de Londres, dont la simplicité n'est qu'apparente, les moyens mis en œuvre dans le manuscrit de Paris (encres, type de support, nature et réalisation concrète des miniatures et décorations) sont sans commune mesure, ce qui permet d'avoir une première impression quant à la richesse et au prestige recherché par les commanditaires et au travail mis en œuvre par les équipes de concepteurs.

2. La mise en œuvre

Mais les moyens ne sont qu'un indice du projet complet et de la façon dont les copistes ont travaillé : l'effet recherché n'est pas seulement visuel, surtout dans le cas d'une traduction biblique. De fait, les copistes étaient des clercs qui avaient en tête une intention globale, théologique et esthétique. Pour le manuscrit conservé à Londres, les rares éléments de nature décorative sont toujours subordonnés au contenu, et l'attention du copiste

14. Samuel Berger, *La Bible française au Moyen Âge*. Voir surtout le chapitre II, « La Bible anglo-normande », 230-237.

15. Pierre Nobel « Les Traducteurs bibliques et leur public... », 452, reprend à son compte cette appréciation peu amène.

16. Un peu plus loin, Samuel Berger (*La Bible française au Moyen Âge*, 285-286) qualifie pourtant ce manuscrit de « belle Bible ». Sur l'ornement tricolore, caractéristique de la période, voir Léopold Delisle, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale / Nationale* (Paris, 1874-1881), vol. I, 36-37 et vol. III, 328.

17. Voir <<https://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc717045>> (consulté le 14 oct. 2023).

18. Sur ces familles, voir Stephen Leslie (éd.), *Dictionary of National Biography* (Berlin / London, Asher Smith / Elder & Co, 1885-1901 pour les vol. 1-21), puis Leslie Stephen et Sidney Lee (pour les vol. 22-26), et enfin Sidney Lee (pour les vol. 27-63 et suppl., 3 vol.). Pour compléter ces informations, voir Kathryn A. Smith, « Found in Translation ».

19. Voir encore Kathryn A. Smith, « Found in Translation ». Et déjà, Samuel Berger (*La Bible française au Moyen Âge*, 303) : « On pourrait aller plus loin et montrer comment on trouve, au Moyen Âge, plus d'un point d'attache pour l'usage que le XIV^e siècle a fait de la Bible comme livre de famille. C'est une étude attrayante que celle de tous ces blasons et de ces devises qui, pour celui qui sait les lire, attestent que le propriétaire d'une Bible a tenu à ce que les emblèmes de ses parents fussent joints sur les pages de sa bible à celui de sa femme et aux siens : peut-être plus d'une Bible ainsi ornée est-elle une Bible de mariage, donnée en ce jour par le mari à sa compagne. Telle est peut-être la grande *Bible anglo-normande* (fr. 1) de notre bibliothèque nationale, où l'on voit, à côté des armes du baron de Welles, très grand seigneur anglais du XIV^e siècle, et de sa femme, Maud, fille de lord Ros, celle de leurs parents à l'un et à l'autre... »

20. La date de ce mariage n'est pas établie.

21. Source, site internet : <<http://www.heraldique-europeenne.org/Accueil.htm>> (lien aujourd'hui cassé).

22. Voir le blason dessiné la notice de l'IRHT (consultée le 10 nov. 2023) <<https://bibale.irht.cnrs.fr/19903>>, lequel se lit « écartelé aux I et IV d'or à la croix de sable (la Gruthuyse) et aux 2 et 3 de gueules au sautoir d'argent (van der Ad) ». Samuel Berger (*La Bible française au Moyen Âge*, 299) ajoute encore : « une autre Bible [aujourd'hui B.n.F. fr. n° 1] qui fut la propriété du même bibliophile [Louis de Bruges] porte, dans les enjolivements dans ses miniatures [...] toute la généalogie des de Welles ».

23. Charles Alan Robson (art. cit., in Geoffrey H. Lampe (éd.), *The Cambridge History of the Bible*, 429) résume cet itinéraire : « A different and very literal translation in Anglo-Norman dialect was possessed by John de Welles (d. 1361); this family bible crossed the Channel and passed into the collection of the Kings of France, where it is now *fonds français* ». Voir surtout, pour une étude très fouillée sur les illustrations et le détail des blasons, l'article de Kathryn A. Smith, « Found in Translation : Images Visionary and Visceral in the Welles-Ros Bible ».



se porte essentiellement sur son texte. En revanche le copiste de Paris a dû réfléchir en accord avec un programme d'enluminures. Cette pensée globale avait déjà été remarquée par François Avril et Patricia Danz Stirnemann qui parlent pourtant de « conception assez naïve » mais soulignent que « l'artiste de fr. 1 a forgé une iconographie fort intéressante à partir du début du texte de chaque livre », pour conclure qu'il s'agit là d' « une des rares bibles du siècle [...], de fabrication assez provinciale mais dont l'iconographie nominaliste est d'une grande originalité, bon exemple d'un artiste travaillant sans modèle et composant ses images directement à partir du texte »²⁴. Depuis, l'étude plus poussée de Kathryn Smith a réhabilité l'iconographie de ce manuscrit, en montrant notamment que deux artistes sont intervenus, travaillant leur programme visuel avec un chapelain carmélite pour assurer les fondements théologiques des images, ainsi que la possibilité de leurs interprétations en termes familiaux, ce qui serait d'autant plus intéressant qu'elle lui attribue aussi la paternité de la copie (et de la révision du modèle). Ainsi résume-t-elle sa thèse : « Working under the direction of a Carmelite chaplain, who I believe composed the translation, the two secular artists who illuminated the manuscript strove to visualize scripture in a manner that was at once faithful to the vernacular biblical text in all its concrete detail, evocative of its most elevated themes, and relevant to the values and lived experience of its intended reader-viewer »²⁵.

Il faut donc considérer le manuscrit dans son ensemble, la traduction et les illustrations formant un tout cohérent, suscitant plusieurs couches d'interprétations, dans une accumulation de sens très habituelle de la manière de penser des clercs médiévaux. Gilbert Dahan montre que la méthode universitaire (la scolastique) adoptée par ces clercs lettrés associe la compréhension littérale des textes à des commentaires théologiques et moraux. La première étape, celle de la lecture littérale, est d'ailleurs complexe : « la *littera*, en effet, comprend elle-même trois étages ou trois stades, dont chacun requiert techniques et connaissances spécifiques : la *littera* au sens strict, qui est l'analyse textuelle ; la *sensus*, étude du contexte historique et archéologique ; la *sententia*, approche philosophique et théologique »²⁶. Il faut ensuite ajouter²⁷ les trois autres sens, ainsi résumés par Augustin de Dacie : *Littera gesta docet / Quid credas allegoria / Moralis quid agas / Quo tendas anagogia*²⁸. En d'autres termes, les quatre sens de l'écriture sont donc narratif (ou littéral), allégorique (concernant les dogmes de la foi), tropologique (ou moral) et anagogique (ou spirituel, ce qui implique l'interprétation eschatologique). Pour l'iconographie du manuscrit de Paris, qui s'inscrit dans l'histoire personnelle d'une famille, il faut donc insister sur la lecture morale que suggère l'analyse de Kathryn Smith : le texte, comme les images qui l'illustrent et l'interprètent, proposent une leçon aux Welles, destinataires de l'ouvrage. Cette médiation du texte par le commentaire illustré est ressentie comme d'autant plus nécessaire par les clercs qu'il s'agit de la Bible elle-même (dont l'interprétation est toujours essentielle) et qu'elle est destinée à des laïcs (dont la spécialité n'est pas l'exégèse, et qui pourraient donc mal comprendre ce texte). Comme le dit Gilbert Dahan, « pour l'exégète médiéval, le texte biblique est message divin, vérité infiniment riche et permanente, dont lui-même se fait le porte-parole, dans son travail d'élucidation »²⁹.

Ainsi, les moyens mis en œuvre dans les deux manuscrits montrent clairement la personnalité des clercs responsables. Celui qui a été chargé de manuscrit de Londres s'attache avant tout au texte, ce qui ne l'empêche surtout pas de penser globalement son manuscrit, avec tous les éléments de son paratexte pour bien le présenter sur la page et le livre. Celui de Paris (le chapelain carmélite de Kathryn Smith) a dû penser également son programme iconographique, pour que l'ensemble prenne sens en fonction de ses destinataires.

II. Traces individuelles

Cette première approche, appuyée sur le résultat global des programmes de travail laisse encore de la place pour la personnalité des copistes. Quelles traces en laissent-ils à l'écrit ? Certes, le texte ne se présente pas de manière brute et il apparaît agrémenté d'éléments décoratifs (du plus simple, comme le chapitrage, jusqu'aux enluminures ou aux petits dessins en forme de cadeaux), mais il fait surtout l'objet de relectures, qui viennent conforter une interprétation ; de même, l'usage de la ponctuation et plus encore la présence de gloses (plus nombreuses et variées dans le manuscrit de Londres, y compris en plusieurs langues) montrent des traces très concrètes des copistes au travail sur leur texte-source.

1. Corrections

Sur ce point, le manuscrit de Paris est assez décrié. Du moins est-il considéré avec réserve par Samuel Berger, qui n'en

24. François Avril et Patricia Danz Stirnemann, *Manuscrits enluminés d'origine insulaire. VII^e–XX^e siècle* (Paris, Bibliothèque nationale, 1987), 159 et 121 respectivement.

25. Kathryn A. Smith, 91 (l'article comporte avec d'excellentes reproductions commentées des miniatures).

26. Gilbert Dahan, *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XII^e-XIV^e siècle* (Paris, Cerf, 1999), 240.

27. Voir Henri De Lubac, *Exégèse médiévale, Les Quatre sens de l'Écriture* (Paris, Aubier, 1959–1964). Ces interprétations, qui remontent fait à l'herméneutique juive, sont explicitement développées à partir de Bède le Vénérable (VIII^e s.).

28. « La lettre en enseigne les faits, l'allégorie ce que tu dois croire, la morale ce que tu dois faire, l'anagogie ce que tu dois viser ».

29. Gilbert Dahan, *L'Exégèse chrétienne de la Bible*, 31.

apprécie pas la copie : « Manuscrit remarquable et en partie unique. Langage anglo-normand. La copie est extrêmement négligée³⁰ ». Cela dit, l'écriture en est assez grande et bien lisible, bien que la copie soit d'une encre plutôt pâle. Une des causes de ce désamour est que les corrections internes (du type auto-corrections) sont très peu nombreuses, au moins dans la Genèse. Mais l'Exode, par exemple, comporte d'assez nombreuses gloses marginales, rarement à valeur explicative (lorsqu'elles reprennent en partie la traduction) et plus couramment interprétatives, avec des mentions, quelquefois difficiles à décrypter, de type exégétique (en références à d'autres passages bibliques) ou théologique (par allusion à des dogmes ou à des moments du culte) ; quelquefois elles visent simplement à attirer l'attention (voir la mention *nota*, dès le folio 4v°, associé aux versets XIII, 10-11, où commence l'épisode de Sodome)³¹. Mais, par sa position sur la page comme par l'écriture adoptée, il est peu probable que ces gloses appartiennent au même copiste que le texte lui-même. En effet, elles sont majoritairement en latin ; elles comportent de nombreuses abréviations qui peuvent les rendre difficiles à comprendre ; elles sont écrites d'une encre différente ; elles sont toujours rejetées dans les marges (droite, gauche, ou marge basse) ; enfin la graphie adoptée est une cursive très différente de l'écriture gothique très lisible et soignée du texte biblique. Il est donc assez évident qu'il s'agit d'une main différente, intervenue après coup (combien de temps après ?), et non du copiste principal de ce manuscrit, dont l'intérêt pour une mise en page nette et une lisibilité globale serait incompatible avec ce type de remarques annexes.

Il y a d'ailleurs eu une autre relecture du texte original, cette fois beaucoup plus proche de la copie et plus cohérente. En effet, le soin apporté au tracé des lettres et aux détails du texte de cette copie, a rendu plusieurs fois le clerc myope sur son travail d'ensemble. Il en oublie en particulier certains changements de chapitres et ne laisse donc pas la place suffisante pour les rubriques donnant le chiffre ; en conséquence, le rubricateur doit abrégé, déborder au-delà de la réglure, ou mettre des signes de renvois disgracieux par rapport à la belle régularité des colonnes de texte ; de même, le décorateur n'a plus la place nécessaire pour insérer les enluminures qui accompagnent systématiquement ces changements de chapitres. Pour ces rubriques, la précision du tracé des lettres est nettement moindre que pour le reste du texte : il est donc probable qu'un autre clerc soit intervenu, ou alors ce type d'interruptions n'intéressait pas le copiste principal et il les a un peu négligées. Mais, sauf distractions qui lui font oublier la tâche de ses collègues, il prévoit des lettres d'attente à destination de l'enlumineur ou du rubricateur. Il reste quelques traces de ces lettres, qui ont généralement disparu sous les images ou la décoration.

En comparaison, le copiste du manuscrit de Londres n'hésite pas à faire apparaître clairement ses corrections : il s'intéresse davantage à l'exactitude du texte qu'à son (bel) aspect sur la page. Mieux, il souhaite apparemment laisser une trace visible de ses hésitations. Ainsi, pour le passage de la Vulgate (49, 7) *Maledictus furor eorum quia pertinax, et indignatio illorum quia dura*, il traduit (à comparer avec *P*) : « *L* ⁷*Maldi soit lour forssenerie, quar ele est enduraunt (lastande pertinax), et lour indignacioun, quar ele est dure. Jeo les lour deviseroi en Jacob... / P Maudit soit lour forssenerie, car ele est dure. Je lour deviseroi en Jacob...* » Les deux adjectifs latins de la Vulgate (*pertinax* et *dura*) peuvent se traduire par le mot français *dure*, ce qui était probablement le cas dans le modèle : la preuve en est dans la version de Paris, où le copiste fait un saut du même au même omettant, du même coup, la deuxième partie du verset. Reste qu'il y a deux mots différents dans le texte latin, et la traduction unique de son modèle a manifestement dérangé le copiste de Londres, qui laisse deux traces de son malaise : une correction d'une première occurrence de *dure*, barrée, et immédiatement suivie de *enduraunt*, et une double glose en moyen anglais et en latin (les deux gloses – ici entre parenthèses – sont bien signalées par l'habituel trait de soulignement). On le voit, les corrections qui interviennent dans l'un ou l'autre des manuscrits ouvrent aussi des possibilités de reconstitution de leur modèle commun. De fait, le manuscrit contient à la fois le texte final, mais aussi une (ou des) version(s) intermédiaire(s) puisque les repentirs se lisent encore. Il s'agit, selon les cas, de plusieurs systèmes concurrents, que les scribes utilisent sans vraie logique, pour corriger une première copie fautive détectée à la relecture. Dans le cas où il faut soustraire certains termes ou certains graphèmes, ils vont exponctuer ou (parfois) barrer ; et dans le cas où il faut ajouter, ils utilisent l'interligne ou (exceptionnellement) les marges. Les deux copistes usent de ces normes (quoique plus rarement pour *P*).

Comme pour les exemples de sauts du même au même, les exemples de corrections et de repentirs sont assez nombreux, surtout dans le manuscrit *L* où le scribe est plus attentif, mais c'est justement la comparaison d'un manuscrit à l'autre qui permet de saisir le travail des copistes à partir de leur modèle et aussi leurs compétences de traducteurs/correcteurs/locuteurs, pour ne pas dire une partie de leurs caractères et de leurs personnalités. Voir les exemples suivants. « (2, 6) *L* *Mais fontaigne mounta de la terre ruvissaunt tote la superfitz de la terre... » ». Un mot *terre* est exponctué entre *la* et *superfitz* : il s'agit d'un mot d'abord oublié (saut du même au même sur l'article *la*), avec une relecture et un repentir immédiats. C'est bien la preuve que le copiste lisait un modèle qu'il reproduisait mais aussi qu'il réfléchissait sur son texte au fur et à mesure de sa copie.*

(33, 13) *Conuis*. Dans le manuscrit *L*, le verbe est précédé de *ne* exponctué, alors que *P* maintient *Ne conuis*. Les deux scribes ont manifestement suivi un modèle identique sur ce passage mais, après relecture, réflexion et consultation de la Vulgate, le copiste de Londres a corrigé sa copie, alors que *P* a conservé la sienne. Cela dit, les

30. Samuel Berger, *La Bible française au Moyen Âge*, 325.

31. Voir le détail de leur édition par Nicolas Schwaller dans sa thèse (soutenue à Strasbourg, en novembre 2023, sous ma direction).



deux versions peuvent se justifier d'après le contexte. La copie *P* s'interpréterait plutôt comme « Tu ne sais pas que... » : la négation est teintée de reproche. La copie *L* se traduirait par « Tu sais que... » : la formule à l'indicatif reprend une information que l'interlocuteur est censé connaître, ce qui devrait le pousser à déduire lui-même des conséquences de ce qu'il voit ou sait ; la psychologie du personnage (le patriarche Jacob, tout de même !) est plus subtilement analysée et dépeinte par les paroles que lui attribue le copiste de *L*. Cette version paraît plus proche du texte original : *Nosti domine mi*³²... ». C'est dire que malgré quelques défauts, le scribe de *L* montre, non seulement une meilleure maîtrise du latin de la Vulgate, mais surtout un plus grand savoir-faire dans sa traduction ou, du moins, dans sa copie. Vulgate (35, 27) : « Venit... in Mambre, civitatem Arbee, hæc est Hebron... / *L*. la citee de Arbee, ceo est Ebron / *P*. la citee de Arbelee, qe est en Ebron... ». Avant le mot *ceo*, le manuscrit *L* donne d'abord *que est en*, trois mots barrés que l'on retrouve bien dans *P*. Il est clair que les deux manuscrits sont copiés à partir d'un modèle identique comportant l'expression *que est en Ebron*. Mais là où le scribe de *P* ne voit aucun problème parce qu'il ne relit pas et ne prend pas le temps de comparer avec la Vulgate, le scribe de *L* compare et décide de se corriger (et, du même coup, de ne pas suivre son modèle) pour proposer un texte plus proche de la Bible. Dans *L*, la version finale offre donc une traduction plus littérale et plus juste après correction. Vulgate (39, 9) : « *Quomodo ergo possum malum hoc facere...* / *L*. Et en quele manere pusse jeo faire cest mal... / *P*. Et en quele manere pusse jeo ceo faire... ». *L* comporte aussi le pronom *ceo* devant l'infinitif *faire*, mais il est exponctué et *cest mal* apparaît normalement après *faire*, sur la ligne. Le travail de comparaison avec la Vulgate est donc précis et constant : se rendant compte que la Bible comportait *hoc malum* et pas seulement *hoc*, le scribe de *L* se corrige immédiatement. *P*, au contraire, maintient *ceo* qui devait donc se trouver dans le modèle, sans comparer avec la Vulgate ou sans éprouver la nécessité de corriger son propre texte. (45, 26) *L*. « Joseph vist et enseignure en tote la terre de Egipte ! » / *P*. « Joseph, ton filz, vist est est enseignurez en tote la terre de Egipte ! ». Dans *L*, les mots *toun filz* sont aussi présents, mais ils ont été exponctués ; de fait, ils ne se trouvent pas dans toutes les versions de la Vulgate : « Joseph [, filius tuus,] vivit et ipse dominatur in omni terra Ægypti ! ». La variante *P* ajoute ou maintient *filius tuus*. La correction est donc particulièrement intéressante car elle prouve 1) que le scribe de *L* possédait une version de la Vulgate ne comportant pas l'expression, 2) que le modèle a été traduit, au contraire, à partir d'une version qui la comportait (sinon *L* ne l'aurait pas d'abord recopiée puis exponctuée). Quant à la version de la Vulgate dont disposait le scribe du manuscrit *P*, il est difficile de savoir quelle elle pouvait être car 3) il se fie au modèle si la leçon lui paraît acceptable et 4) il ne vérifie pas toujours la conformité de la version qu'il recopie par rapport à la Vulgate³³. En définitive, la méthode de travail des deux copistes apparaît assez nettement à travers ces repentirs et corrections. Il est clair qu'ils suivent tous deux un modèle, souvent identique, en tout cas dans les passages que les exemples de ratures permettent d'analyser. Lorsque *L* se corrige, il le fait soigneusement, en cherchant la traduction la plus littérale et la plus proche de sa version de la Vulgate, même si elle se trouve en contradiction ponctuelle avec le modèle qu'il a sous les yeux et qu'il suit pourtant du début à la fin de son texte. Mais comme certaines nuances du latin et du français semblent lui échapper, il propose une version qui n'est pas toujours satisfaisante par rapport à ses sources (modèle + Vulgate). Le copiste de Paris est moins maladroit dans ses corrections, il sent davantage les nuances des deux langues et se montre donc meilleur traducteur³⁴. Mais il est plus désinvolte et ne prend pas toujours le temps de se relire. Le résultat donne donc un texte moins littéralement (et artificiellement) proche de la Vulgate, mais pas toujours satisfaisant pour le sens ou l'exactitude philologique.

2. Gloses et questions linguistiques

La question des gloses est particulièrement complexe pour le manuscrit de Londres³⁵. On en trouve aussi bien en latin (27 gloses) qu'en anglais (47 gloses). Ce copiste est apparemment bien conscient de ses propres limites, ce qui constitue déjà une première explication de la présence des gloses : en cas d'incompréhension de son modèle, d'hésitation trop marquée ou de difficulté de traduction, il laisse une trace de ses difficultés linguistiques et de la réponse qu'il a pu faire pour y remédier. Comment comprendre ce français qu'il ne maîtrise pas parfaitement, ou qu'il s'agit de nuancer pour ne pas trahir le texte sacré ? En le glosant dans la langue des clercs et de la Vulgate, le latin de référence, ou au pis dans sa propre langue, l'anglais.

32. Traduction de la Vulgate : « Vous savez, mon seigneur... ». C'est aussi cette version du caractère de Jacob qui est privilégiée par les éditeurs modernes de la Bible, par exemple dans la TOB <<https://abf.ibep-prod.com/bible/TOB/GEN.33>> (consulté le 7 août 2024) : « Monseigneur sait que... ».

33. Sur les versions de la Vulgate dont disposaient les deux copistes, voir la thèse de Caterina Bellenzier, *Bible anglo-normande e Bible de Jean de Sy : volgarizzamenti biblici a confronto. Edizione e studio del libro del Deuteronomio*, soutenue en 2024 à l'université de Sienne, spécialement, 65-114, « Studio delle relazioni tra volgarizzamenti et tradizione latina ».

34. Comme dirait Giuseppe di Stefano, pour lui, « il s'agit moins de traduire des mots que de signifier des mots et des concepts ». Giuseppe di Stefano, *Essais sur le moyen français* (Padoue, Liviana editrice, 1977), 61 (voir toute la première partie du chapitre « Traduction et lexicographie », 49-67).

35. Voir la communication prononcée à Heidelberg le 26 oct. 2023 (à paraître en 2025 dans le Corpus Masoreticum Working Papers), dont je me contenterai de donner ici quelques conclusions.

Cette activité polymorphe le conduit à créer de toutes pièces (ou à conserver s'ils sont dus à son modèle) des termes dont il ne connaît pas l'équivalent en français : la BAN comporte ainsi des néologismes ou des mots que les dictionnaires³⁶ datent ainsi pour la première fois : « le translateur peut transposer un terme en recourant à l'emprunt. La glose anglaise³⁶ précise, dans ce cas, le sens du mot français nouveau³⁷ ». C'est ce qui explique que certains mots qui ne sont « pas attestés dans d'autres textes, bénéficient également d'une glose ». C'est donc là une fonction particulière de ces gloses qui « vise[nt] à favoriser la compréhension du texte français et non plus à donner le sens exact de la source quelque peu gauchi par la translation ». Le copiste du manuscrit *L* fait ainsi, non pas œuvre de créateur littéraire, mais œuvre de philologue et de clerc : ce qui l'intéresse, ce n'est pas la belle langue, mais le contenu même de la Bible qu'il veut transmettre le plus rapidement, le plus efficacement et le plus fidèlement possible. Il cherche le sens biblique originel, sans se donner la peine de composer une belle œuvre bien écrite : il ne corrige pas forcément son modèle et semble quelquefois peiner à bien maîtriser le français. Mais sa relecture est attentive, son manuscrit se lit passablement : peu agréable à l'œil, il reste clair et accessible, en vue d'une transmission aisée. Le texte de la Genèse anglo-normande n'est pour lui qu'un moyen et non une fin en soi ; c'est, peut-être, un pis-aller, faute de pouvoir transmettre (tâche éminemment cléricale et religieuse) le vrai texte, la parole de Dieu, la Vulgate latine.

Cela dit, et les gloses anglaises le prouvent, il reste conscient d'une sorte de hiérarchie des langues. Lorsque le mot français lui manque ou qu'il ne le reconnaît pas, il laisse momentanément l'original latin, à la base de son travail. Mais il maîtrise aussi l'anglais, apparemment mieux que le français puisque des traductions de la Vulgate lui viennent spontanément dans cette langue, ou que les synonymes anglais précisent des termes français et même les pallient, à l'occasion. Il semble d'abord que certaines incompréhensions viennent de données culturelles très concrètes, qui tiennent aux conditions de vie locales. Ainsi, le nom des différents serpents mentionnés dans la Genèse, mais peu fréquents en Angleterre, laissent le copiste perplexe : en Gn 49.16, la présence d'une glose anglaise *a snake* est due à la mauvaise lecture *colerne*, pour *colerve*, et plus probablement à la méconnaissance du mot, traduisant le latin *coluber*. Et dans le même verset, se trouve un blanc après un article *un*, sur une bonne moitié de ligne, suivi par une glose : *un... (hors fleze) en la*. Un mot latin (tiré de la Vulgate), écrit dans la marge, vient justifier ce vide : *cerastes* (Gn 49, 17). Il n'est pas impossible que la première traduction, tirée du modèle, n'ait pas été agréée et ait été grattée : il reste quelques traces au-dessus de la ligne (le haut d'une lettre et, au-dessus encore, l'apex qu'on trouve souvent sur les *i*). Le mot latin se trouvant dans la marge droite (exceptionnellement sans trait de soulignement) est traduit par « vipère cornue » dans les dictionnaires actuels. Apparemment mal compris, ce mot a été laissé sans équivalent français dans le manuscrit, mais il est glosé par l'anglais *hors fleze*. Ainsi, le blanc dans le texte signale l'incapacité du copiste à lire son modèle et à restituer le mot manquant qu'il ne connaît pas. Pour sa traduction, il choisit le français malgré tout, qui reste pour lui une langue de culture, une langue de l'aristocratie, une langue de l'écrit³⁸, autant de qualificatifs qui font qu'elle est plus proche de la langue sacrée de la Bible que l'anglais.

Le copiste s'interroge sans cesse sur la langue qu'il utilise, refusant une copie littérale incompréhensible à ses yeux, retravaillant aussi son texte pour en préciser certains termes. Cette technique d'insertion est assez connue : « Alors que dans les Bibles latines avec glose, cette dernière est soigneusement distinguée du texte biblique par la technique de la mise en page, dans les Bibles françaises, les gloses il y en a même dans la *Bible du XIII^e siècle* sont intercalées volontiers dans le texte biblique, en caractères plus petits du moins en théorie, introduites seulement, dans les meilleurs cas, par une rubrique. Les notes marginales y sont peu nombreuses »³⁹. De fait, la disposition à partir de gloses synonymiques paraît prouver qu'il s'agit là d'une explication mot à mot, selon une technique qui s'inscrit dans une longue tradition scolastique⁴⁰ car elle rappelle celle de l'enseignement, la *lectio*⁴¹.

36. Voir surtout l'*Anglo-Norman Dictionary*.

37. Pierre Nobel, « Gloses anglaises et latines dans une traduction biblique anglo-normande (ms. Londres B.L. Royal I C III) » (in Jean Dufournet éd., « *Si a parlé par moult ruistre vertu* », *Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat*, Paris, Champion, 2000), 428 (et respectivement 429 et 430 pour les citations suivantes).

38. Voir Mildred Pope, *From Latin to Modern French with Especial Consideration of Anglo-Norman* (Manchester, The University Press, 1956), 421 : « The vogue of French literature in England is attested by the number of Anglo-Norman MSS., and the encouragement given to literature and learning by the Court, the Church and the nobles, great and small, led to a relatively large output of French works in England, mainly didactic, religious, historical or narrative but also dramatic. » Cf. Christiane Marchello-Nizia, *La Langue française aux XIV^e et XV^e siècles* (Paris, Armand Colin, 1997), 45-48 (dans le chapitre 2, « La langue française en Europe et en Orient. I. En Angleterre »).

39. Pierre-Maurice Bogaert, « La Bible française au Moyen Âge », 45.

40. La technique est ancienne, comme l'écrit Guy Lobrichon, « Une nouveauté : les gloses de la Bible » (in Riché Pierre et Lobrichon Guy, dir., *Le Moyen Âge et la Bible*, Paris, Beauchesne, 1984), 96 : au XII^e siècle, « une glose n'était donc qu'un synonyme, éclairant un mot mal compréhensible par lui-même. On opposait alors, de façon plus extensive, la glose au commentaire : celui-ci accumule les gloses et les dilue dans un discours fluide et continu. »

41. Sur la *lectio*, voir John W. Baldwin, *Paris 1200* (Paris, Aubier, 2006), 316-17. Voir également Gilbert Dahan, *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval*, 126 : « L'emploi de la forme *glose* est l'une des caractéristiques de l'exégèse des écoles. [...] Dans l'exégèse universitaire, la forme *glose* continue à être la structure de base de l'*expositio*, notamment dans l'approche cursive (*cursorie*) des textes. » Voir aussi une étude plus ancienne de Beryl Smalley, *The Study of the Bible in the Middle Ages* (Oxford, Blackwell, 1952).



Cette *lectio* universitaire se présente comme un commentaire public et oral du texte, qui en éclaircit le sens littéral, le mot à mot. Le scribe de *L* ne va pas plus loin car il ne fait pas une conférence destinée à des élèves mais, pour lui ou pour son auditoire (de jeunes clercs qu'il forme ?), il cherche à expliquer les mots qui lui posent un problème, d'abord par la traduction. C'est donc le latin qui doit d'emblée s'imposer à lui (les vingt-sept gloses latines), car c'est ce qu'on a dû lui apprendre à faire pendant sa formation (recourir au texte original, la Vulgate, réfléchir en latin, pratiquer les exercices scolaires en latin), mais son latin n'étant pas très sûr, il a aussi et plus souvent besoin de l'anglais (les quarante-sept mots glosés⁴²). On retrouve la même technique de gloses (souvent interlinéaires) dans le *Tretiz de langage*, traité d'apprentissage du français de Walter of Bibbesworth (au XIII^e siècle) : les leçons se déroulent en français, mais l'auteur a prévu des gloses pour certains termes qu'il cherche à expliquer avec précision⁴³. Dans le manuscrit *L* de la Genèse Anglo-normande, la fréquence, ou plutôt, la rareté des mots anglais doit prouver que le texte, tel qu'il se présente, ne devait pas être destiné à un large public : tout se passe comme si cette version n'était qu'une version de travail pour un clerc qui préparait un cours ou un sermon⁴⁴.

Les traces que laissent les copistes ont donc montré que deux logiques étaient à l'œuvre dans ces copies. On perçoit deux personnalités différentes : attentive et minutieuse pour *L*, capable d'un énorme travail formel pour *P*, mais souvent bien moins attentive au texte. Cela se ressent aussi dans leur manière de traiter leur modèle. Et dans les deux cas, il est également possible d'approcher leur formation linguistique et la valeur qu'il accordent aux différentes langues (français, anglais, latin), par leur maîtrise assumée du français, sachant que le latin n'est apparemment jamais un problème.

Conclusion

Cette comparaison, non des deux manuscrits bibliques mais bien du mode de travail de leurs deux copistes, a permis de cerner un peu mieux leurs compétences, leurs buts, leurs formations, voire leurs personnalités. Au-delà de leurs travaux de copie, ils se laissent percevoir aussi comme correcteurs, enlumineurs peut-être, selon que ces tâches étaient ou non confondues ou assignées à une unique personne dans le cadre d'un atelier, et en tout cas comme (re) traducteurs prudents, théologiens, enseignants, prédicateurs, lecteurs de la Bible sur laquelle ils méditent. Ainsi, le texte biblique n'est pas isolé, mais il apparaît agrémenté d'éléments décoratifs, du plus simple comme le chapitrage jusqu'aux enluminures ou aux ornements plus ou moins spectaculaires et signifiants. Il fait aussi l'objet d'une interprétation par l'usage des corrections et plus encore par la présence de gloses (plus nombreuses et variées dans le manuscrit de Londres, y compris en plusieurs langues). Enfin, tous ces éléments montrent aussi que ceux qui sont intervenus dans ces manuscrits travaillaient pour des destinataires très différents. Le travail sérieux, un peu austère et pourtant ouvert à des interprétations internes du manuscrit de Londres semble bien voué au milieu religieux et studieux d'un grand monastère royal comme a pu l'être celui de Reading : ici, le ou les clercs ont travaillé dans un environnement fermé et le manuscrit a d'ailleurs eu peu d'incidence sur la suite de l'histoire des traductions bibliques ou de la langue française en général (malgré son inventivité lexicale et syntaxique). La manière plus vivante et plaisante du manuscrit conservé à Paris, dont le texte est plus lisible mais quelquefois plus brouillon, pointe vers des lecteurs moins spécialisés et un public plus familial ; mais le projet ne se limitait pas à de belles pages bien illustrées et Kathryn Smith en a montré la profondeur théologique et les leçons religieuses et morales pour la famille à qui elle était destinée.

Ainsi, à partir d'un unique modèle, les deux copistes ont su adapter leurs manières de traduire et de présenter leurs textes, enveloppés dans une réflexion linguistique, pragmatique voire artistique ou stylistique, au-delà des mots.

Bibliography

Baldwin, John W. *Paris 1200*. Paris: Aubier, 2006.

Bellenzier, Caterina. *Bible anglo-normande e Bible de Jean de Sy : volgarizzamenti biblici a confronto. Edizione e studio del libro del Deuteronomio* [The Anglo-Norman Bible and the Bible of Jean de Sy: Biblical Vernaculars Compared. Edition and Study of the Book of Deuteronomy]. PhD diss., University of Siena, 2024. Directed by Claudio Lagomarsini.

Berger, Samuel. *La Bible française au Moyen Âge. Étude sur les plus anciennes versions de la Bible écrites en prose de langue d'oïl* [The French Bible in the Middle Ages. Study of the Oldest Versions of the Bible Written

42. Il est vrai que certains reviennent et qu'il faudrait aussi déduire les articles de ce total, ce qui ne ferait donc plus que trente-quatre.

43. Voir William Rothwell, « The Teaching of French in Medieval England » (*Modern Language Review*, t. 63, 1968), 37–45 (surtout les trois premières pages). Voir aussi l'introduction de Jean Gessler à son édition de *La Manière de langage qui enseigne à bien parler et écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIV^e siècle*, (Bruxelles-Paris-Louvain, Editions Universelles-Droz, 1934), 9–42.

44. Christiane Marchello-Nizia (*La Langue française aux XIV^e et XV^e siècles*, 45), rappelle que les cours n'étaient jamais en anglais, mais en latin ou en français : « Dans l'enseignement, le français a été enseigné et utilisé jusqu'en 1348 environ, date de la réforme de John Cornwall : c'était en français que se faisaient les explications de textes latins, et jusqu'au milieu du XIV^e siècle, il fut langue usuelle dans les collèges ; on recommandait aux étudiants d'Oxford d'employer dans leurs conversations soit le français, soit le latin (ce qui montre bien qu'ils avaient tendance à employer une autre langue, puisque dès cette époque le français peut être placé sur le même plan que le latin). »

- in Langue d'Oïl Prose]. Geneva: Slatkine Reprints, 1967. Reprint of Paris: Champion, 1884.
- Bible. *TOB / Traduction Œcuménique de la Bible. Ancien Testament (édition intégrale)* [Ecumenical Translation of the Bible. Old Testament (Complete Edition)]. Paris: Les Éditions du Cerf / Les Bergers et les Mages, 1975. <https://abf.ibep-prod.com/bible/TOB/GEN.1>.
- Bogaert, Pierre-Maurice. "La Bible française au Moyen Âge" [The French Bible in the Middle Ages]. In *Les Bibles en français. Histoire illustrée du Moyen Âge à nos jours* [Bibles in French. Illustrated History from the Middle Ages to the Present Day], 13–46. Turnhout: Brepols, 1991.
- Dahan, Gilbert. *L'Exégèse chrétienne de la Bible en Occident médiéval, XIIe–XIVe siècle* [Christian Exegesis of the Bible in the Medieval West, 12th–14th Century]. Paris: Cerf, 1999.
- De Lubac, Henri. *Exégèse médiévale. Les Quatre sens de l'Écriture* [Medieval Exegesis. The Four Senses of Scripture]. 4 vols. Paris: Aubier, 1959–64.
- Delisle, Léopold. *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale/nationale* [The Manuscript Cabinet of the Imperial/National Library]. 3 vols. Paris, 1874–81. (Vol. I, 36–37; vol. III, 328.)
- di Stefano, Giuseppe. *Essais sur le moyen français* [Essays on Middle French]. Padua: Liviana Editrice, 1977.
- Douchet, Sébastien, and Maud Pérez-Simon, eds. *Texte et image au Moyen Âge. Nouvelles perspectives critiques* [Text and Image in the Middle Ages. New Critical Perspectives]. *Perspectives médiévales* 38 (2017). <https://journals.openedition.org/peme/10440>.
- Gessler, Jean, ed. *La Manière de langage qui enseigne à bien parler et écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIVe siècle* [The Manner of Language Which Teaches How to Speak and Write French Well. Conversation Patterns Composed in England at the End of the 14th Century], 9–42. Brussels–Paris–Louvain: Éditions Universelles–Droz, 1934.
- Legge, Mary Dominica. *Anglo-Norman in the Cloisters* [The Influence of the Orders upon Anglo-Norman Literature]. Edinburgh: Edinburgh University Press, 1950.
- Lobrichon, Guy. "Une nouveauté : les gloses de la Bible" [A New Feature: Bible Glosses]. In *Le Moyen Âge et la Bible* [The Middle Ages and the Bible], edited by Pierre Riché and Guy Lobrichon, 95–114. Paris: Beauchesne, 1984.
- Lusignan, Serge. *La Langue des rois au Moyen Âge. Le Français en France et en Angleterre* [The Language of Kings in the Middle Ages. French in France and England]. Paris: PUF, 2004.
- Marchello-Nizia, Christiane. *La Langue française aux XIVe et XVe siècles* [The French Language in the 14th and 15th Centuries]. Paris: Armand Colin, 1997.
- Marchello-Nizia, Christiane, Bernard Combettes, Sophie Prévost, and Tobias Scheer, eds. *Grande grammaire historique du français* [Great Historical Grammar of French]. Berlin/Boston: De Gruyter, 2020.
- Melot, Michel, and Anne Zali. *L'Art du livre* [The Art of the Book]. Paris: Citadelles & Mazenod, 2023.
- Nobel, Pierre. "Gloses anglaises et latines dans une traduction biblique anglo-normande (ms. Londres B.L. Royal I C III)" [English and Latin Glosses in an Anglo-Norman Biblical Translation (London, BL Royal I C III)]. In *'Si a parlé par moult ruistre vertu': Mélanges de littérature médiévale offerts à Jean Subrenat*, edited by Jean Dufournet, 419–35. Paris: Champion, 2000.
- Nobel, Pierre. "La Traduction biblique : de la glose à la translation intégrale" [Biblical Translation: From Gloss to Full Translation]. *Les Cahiers de l'Institut Catholique de Lyon* 30 (2000): 95–119.
- Nobel, Pierre. "Les Translateurs bibliques et leur public : l'exemple de la Bible d'Acre et de la Bible Anglo-normande" [Biblical Translators and Their Audience: The Example of the Acre Bible and the Anglo-Norman Bible]. *Revue de linguistique romane* 66, nos. 263–64 (2002): 451–72.
- Pagan, Martine. *La Genèse de Raoul de Presles* [The Genesis of Raoul de Presles]. Paris: Champion, 2021. (CFMA 196.)
- Pope, Mildred K. *From Latin to Modern French, with Especial Consideration of Anglo-Norman Phonology and Morphology*. Manchester: University Press, 1956. Originally published 1934.
- Revol, Thierry. "Traduire un texte sacré : analyses syntaxiques de la Bible anglo-normande" [Translating a Sacred Text: Syntactic Analyses of the Anglo-Norman Bible]. *Linx* 78, no. 1 (2019). <https://journals.openedition.org/linx/3034>.
- Revol, Thierry. *Bible anglo-normande : Genèse. Édition et études* [Anglo-Norman Bible: Genesis. Edition and Studies]. Strasbourg: ELIPHI, 2022.
- Rothwell, William, Stewart Gregory, and Trotter David, eds. *Anglo-Norman Dictionary*. London: The Modern Humanities Research Association, 2005. <https://anglo-norman.net/>.
- Rothwell, William. "The Teaching of French in Medieval England." *Modern Language Review* 63 (1968): 37–45.
- Schwaller, Nicolas. *La Bible Anglo-Normande : l'Exode. Édition critique du livre de l'Exode de la Bible Anglo-Normande. Étude philologique de l'Anglo-Normand* [The Anglo-Norman Bible: The Exodus. Critical Edition of the Book of Exodus from the Anglo-Norman Bible. Philological Study of Anglo-Norman]. PhD diss., University of Strasbourg, 2023.
- Smalley, Beryl. *The Study of the Bible in the Middle Ages*. Oxford: Blackwell, 1952.
- Smith, Kathryn A. "Found in Translation: Images Visionary and Visceral in the Welles-Ros Bible." *Gesta* 59, no. 2 (2020): 91–130.